

transparent de toutes les couleurs étaient suspendues à des bambous et distribuées de mille manières différentes et avec beaucoup d'art, ce qui produisait un effet très-agréable. Du lieu où demeuraient les Anglais, on distinguait surtout l'illumination extrêmement brillante du palais. Les Barmans, de même que les Chinois, sont singulièrement habiles dans ce genre de spectacle.

Le 29 octobre, M. Symes s'embarqua pour descendre le fleuve. Trois mois auparavant son lit offrait une nappe d'eau de plusieurs milles de largeur; il était en ce moment partagé en plusieurs bras; le principal avait une étendue d'un mille entre les deux rives opposées. Des pêcheurs et des jardiniers avaient déjà bâti des cabanes sur les îles récemment sorties du fond des eaux, ils les habitent jusqu'au moment où l'inondation périodique les oblige à les quitter: ils avaient planté des patates et des topinambours, et semé diverses espèces de haricots. Le sol était déjà extrêmement sec; les pâturages paraissaient en pleine vigueur.

Le 17 novembre M. Symes fut de retour à Rangoun, le 27 il s'embarqua pour Calcutta où il arriva le 22 décembre.

Le climat des provinces de l'empire barman que j'ai parcourues, dit M. Symes, est très-sain, si j'en juge par l'air de santé et de vigueur des habitans. Les saisons y sont régulières, l'on y

éprouve rarement les excès du chaud et du froid; du moins cette chaleur excessive qui précède immédiatement la saison pluvieuse, est de si courte durée qu'elle n'incommode pas beaucoup.

Le sol de ces mêmes provinces dans le sud est très-fertile et bien arrosé, il produit d'abondantes moissons de riz. Plus au nord, le pays est plus inégal et montueux; les plaines et les vallées particulièrement près du fleuve sont très-fécondes, elles produisent de bon froment, toutes sortes de menus grains, de fourrages, de légumes et de plantes potagères de l'Inde; enfin des cannes à sucre, du tabac de qualité supérieure, de l'indigo, du coton et des fruits des tropiques.

Outre le tek qui croit au nord comme au sud d'Amérapoura, on trouve dans cet empire tous les bois de l'Inde. Dans les montagnes à quatre journées au-delà de la capitale, on voit de très-beaux sapins, on en extrait de la térébenthine; on ne fait aucun usage du bois qui serait fort avantageux pour en tirer des vergues, si on l'amenaient à Rangoun.

Près des frontières de la Chine et dans d'autres montagnes, il y a des mines d'or et d'argent. Dans plusieurs endroits, les flancs des rochers recèlent des rubis, des saphirs et d'autres pierres précieuses; le fer, le plomb, l'étain et d'autres

métaux, sont abondans; en creusant près du fleuve, on a découvert de l'ambre jaune très-pur; le marbre est commun et très-beau, on l'emploie exclusivement à sculpter des idoles; l'exportation en est défendue.

Le commerce entre Amérapoura et la province d'Yun-nan en Chine, est très-actif, et consiste principalement en coton; les bateaux remontent l'Iraouaddy jusqu'à Bamou, ville frontière; ils portent aussi de l'ambre, de l'ivoire, des pierres précieuses, du betel et des nids d'hirondelle. Les Barmans prennent en échange de la soie écrue et des étoffes de soie, des velours, des feuilles d'or battu, des confitures, du papier, de la quincaillerie.

Le commerce de la capitale avec les provinces méridionales du royaume est facilité par l'Iraouaddy. Des milliers de bateaux sont employés à transporter le riz et le sel du sud à Amérapoura et dans les cantons du nord. Les marchandises étrangères arrivent aussi, la plupart en remontant l'Iraouaddy; il en passe une partie par l'Arracan que des coulis ou porteurs charrient sur leur tête à travers des montagnes; ces marchandises sont principalement des draps d'Europe, de la quincaillerie, de grosses mouselines du Bengale, des mouchoirs de soie, de la porcelaine qui ne peut se transporter par terre,

et des glaces. Les cocos des îles Nicobar sont très-recherchés.

Les Barmans n'ont pas de monnaies; l'argent et le plomb sont les signes représentatifs des valeurs; c'est conséquemment le poids et la pureté du métal qui en font le prix; les Barmans sont très-habiles à l'estimer. Les balances et les poids dont on se sert dans tout l'empire pour peser ces métaux sont fabriqués dans la capitale. On leur appose une empreinte, il est défendu d'en avoir d'autres.

Les banquiers ou changeurs barmans sont en même temps essayeurs de métaux et orfèvres; ils sont nombreux; leur service est indispensable à un étranger qui ne peut ni payer ni recevoir une somme d'argent avant qu'ils l'aient examinée. Ils jouissent d'une grande réputation de probité. Ils sont dépositaires des fonds des négocians, et paient pour eux.

Le caractère des Barmans diffère totalement de celui des Hindous dont ils ne sont pourtant séparés que par une chaîne de montagnes; ils sont vifs, hardis, actifs, entreprenans, curieux, colères et impatiens. Ils ont beaucoup de gaieté, ils montrent quelquefois la férocité des barbares, d'autres fois l'humanité et la douceur des nations les plus civilisées. La piété filiale est regardée comme une obligation sacrée et religieusement

observée. On ne voit jamais de mendiant ; on prend soin des personnes qui ne peuvent gagner leur vie.

L'indigne jalousie qui engage la plupart des peuples de l'orient à enfermer leurs femmes dans un harem est inconnue des Barmans. Les femmes et les filles jouissent de la même liberté qu'en Europe ; mais en revanche la loi met une distinction humiliante entre les deux sexes. En justice le témoignage d'une femme n'a pas le poids de celui d'un homme ; il ne lui est pas permis d'entrer dans la salle du tribunal. Dans les classes inférieures de la société on les emploie aux plus rudes travaux ; on ne se fait pas scrupule de vendre passagèrement les filles à un étranger qui vient habiter le pays pour quelque temps. On dit qu'elles sont rarement infidèles à ces maîtres étrangers ; elles leur sont très-utiles, surtout aux négocians ; elles tiennent leurs livres et font leurs affaires. Quand un homme quitte le pays, il ne lui est pas permis d'emmener sa femme ; la loi est extrêmement rigoureuse à cet égard ; la prohibition existe aussi pour les filles nées d'une mère barmane.

L'infidélité n'est pas le défaut des Barmanes ; elles sont trop occupées pour songer à mal. Il est rare qu'une femme, même du plus haut rang, reste chez elle à ne rien faire ; ses ser-

vantes filent et font courir la navette ; la maîtresse surveille et dirige les travaux. La plupart des familles fabriquent elles-mêmes tous les tissus de coton dont elles font usage.

De même que la plupart des nations situées à l'est de l'Inde, les Barmans adorent Bouddha, ils le nomment Gaoudma ou Goutama. Toutefois on suppose qu'il n'administre les affaires de ce monde que pendant une certaine période, puisqu'il a eu des prédécesseurs et qu'il aura des successeurs. Il est représenté sous la figure d'un jeune homme, d'une physionomie tranquille, avec les traits barmans, et ordinairement assis les jambes croisées sur un trône. Ses temples ressemblent à celui qui a été décrit ; ils ont ordinairement la forme d'une pyramide et sont surmontés d'un parasol. On s'attache surtout à les dorer. Des dévots entreprennent de revêtir d'or une portion quelconque de l'édifice, sans se soucier de l'effet bizarre que produit cette disparité. Ceux qui sont entièrement dorés sont désignés par le nom de chou (doré). Quelquefois les images de Gaoudma sont d'une proportion gigantesque. Le docteur Buchanan en vit une, dans la ville d'Ava, qui était d'un seul bloc d'albâtre très-blanc ; on peut juger de sa grandeur par celle de ses doigts qui étaient chacun aussi gros que la jambe et la cuisse d'un homme de forte sta-

ture. On conserve avec le plus grand respect des reliques de Gaoudma qui consistent en petits fragmens d'os, de peaux, de cheveux, etc; on les regarde même comme nécessaires pour imprimer un caractère de sainteté à un temple.

On a déjà parlé du kioum ou monastère dans lequel M. Symes vit le grand-prêtre de l'empire. Ces retraites saintes sont nombreuses aux environs d'Amérapoura; quoique bâties en bois, quelques-unes ont un aspect magnifique par leur grandeur et la multitude de colonnes dorées. Leurs habitans se vouent au célibat.

Le code des Barmans est rempli de la plus saine morale; il est fort clair, il joint à plusieurs dispositions les décisions des sages, afin de guider l'inexpérience en cas de difficulté. L'ordalie et la malédiction, ainsi que diverses clauses relatives aux femmes, sont les seules choses choquantes que l'on y trouve. Il se termine par des exhortations pleines de noblesse et d'onction qu'il adresse aux monarques et aux juges; il menace ensuite d'un châtement terrible le monarque oppresseur et le juge inique.

La forme du gouvernement de l'empire ne paraît pas différer essentiellement de celle des autres monarchies de l'Asie. Par principe il est entièrement despotique, la volonté du prince est la loi suprême; cependant il est doux et équitable, la

propriété est respectée; les hommes chargés de maintenir le bon ordre s'abstiennent soigneusement de tout moyen rude ou violent pour le faire observer. L'empereur a laissé à plusieurs princes vaincus le gouvernement de leurs états; ils sont seulement tenus de payer un tribut, de faire le service militaire et de demeurer pendant quelques mois à Amérapoura.

On peut appeler les Barmans un peuple de soldats, puisque tout le monde est sujet à la conscription militaire, et que la profession des armes est regardée comme la plus honorable; cependant il n'existe pas d'armée permanente, les seules troupes régulières sont la garde du roi, et les soldats chargés de la police de la capitale; on suppose que leur nombre n'excède pas deux mille hommes de cavalerie et autant d'infanterie. Quand il est question de lever une armée, un ordre émané du roi enjoint aux gouverneurs des provinces de rassembler un nombre d'hommes fixe. La levée se fait en raison de la population. Le gouvernement fournit des armes, des munitions et des grains à chaque soldat, qui d'ailleurs ne reçoit point de paie. La campagne terminée, il retourne chez lui.

Les fantassins de la garde sont armés de sabres et de fusils; les cavaliers portent une lance qui a près de huit pieds de long, ils s'en servent avec

beaucoup d'adresse. leurs fusils sont mauvais ; les cavaliers viennent principalement du Cassay qui est une province septentrionale.

La partie la plus respectable des forces militaires est la flotille des chaloupes de guerre ; le roi peut en réunir cinq cents en peu de temps ; elles sont d'un seul tronc de tek creusé ; les plus grandes ont de quatre-vingts à cent pieds de long, elles portent de cinquante à soixante rameurs armés, une trentaine de soldats avec des fusils et une pièce de canon de six à douze livres de balles ; ces bâtimens ainsi équipés, se forment en ligne de bataille, la proue tournée vers l'ennemi. Les Barmans s'avancent avec beaucoup de rapidité en entonnant un chant de guerre, ils tâchent d'en venir à l'abordage en jetant le grapin, et quand ils y parviennent, le combat devient furieux.

La famille de chaque conscrit répond de sa conduite ; elle est en conséquence gardée en otage dans le canton qu'elle habite ; en cas de désertion, ou même de lâcheté, l'épouse, les enfans et les parens du coupable sont impitoyablement traînés au supplice. Cette loi atroce, qui s'exécute avec rigueur, doit avoir un effet prodigieux sur l'esprit du soldat. C'est peut-être le seul moyen de faire affronter le danger à des hommes qui ne connaissent pas le sentiment de

l'honneur, et n'apprécient pas l'avantage de soutenir la gloire de leur nation.

D'après les renseignemens que M. Symes fut à même de recueillir, il évalue le nombre des habitans de l'empire barman à 17,500,000 âmes. Peu de Barmans vivent dans des habitations isolées ; ils forment ordinairement des villages qu'ils appellent *rouas*.

Suivant la loi, la dixième partie de tous les produits doit appartenir au gouvernement. L'empereur a également le droit de prélever un dixième sur la valeur de toutes les marchandises étrangères qui entrent dans ses états. Presque tous ces impôts se perçoivent en nature ; on en convertit une petite partie en argent, le reste est distribué comme il a été reçu, et devient le salaire des gens employés par l'état. Les princes du sang, les grands officiers de l'empire, les gouverneurs de province, reçoivent en apanage des provinces, des villes, des villages, des métairies pour soutenir leur dignité, ou bien à titre de récompense, dès-lors ils jouissent du revenu de ces biens.

Le trésor impérial ne donne de l'argent que dans des cas extraordinaires, et lorsqu'il ne peut absolument s'en dispenser. On alloue à un homme les émolumens d'un emploi, à un autre un poste où il peut percevoir certains droits ; à un troisième une terre, et chacun est ainsi payé proportionné-

ment à la place qu'il occupe et aux services qu'il rend. Par l'effet de ces concessions, ces gens s'appellent les esclaves de l'empereur, et leurs vassaux sont appelés leurs esclaves. Ces concessions obligent aussi au service militaire. « Ainsi l'empire barman, dit M. Symes, offre à très-peu de chose près, le même tableau que l'Europe lorsque les barbares du nord y eurent établi la tyrannie féodale.

La langue savante et sacrée de l'empire barman est le pali que l'on regarde comme étant l'ancien langage de l'Hindoustan, et comme ayant de l'affinité avec le sanscrit. On dit que la domination des Palis s'étendait autrefois des rives du Sindh aux côtes du golfe de Siam.

L'écriture en usage chez les Barmans est composée de lettres nagari rondes, dérivées du pali carré; elles sont formées de cercles et de portions de cercles différemment combinés. Les Barmans ont trente-trois sons simples représentés par un nombre égal de caractères; ils écrivent de gauche à droite; leurs manuscrits sont en général fort beaux, leurs livres ordinaires sont composés de feuilles de palmier sur lesquelles on écrit avec un burin. Les plus beaux livres sont faits de feuillets minces d'ivoire teinte en noir, et sur laquelle les caractères sont tracés en or, ou en émail. Les plus élégans sont reliés avec des planchettes de

bambou, revêtues de beau lasque et doré; on les enveloppe ensuite d'un morceau de soie que l'on attache avec une bande sur laquelle est brodé le titre du livre. On les renferme dans de grandes caisses en laque et ornées de dorures. Le contenu de chaque caisse est écrit en lettres d'or sur le couvercle; il y a ordinairement dans chaque kioum une bibliothèque; M. Symes ne vit qu'une petite partie de celle du roi; tout y était dans le plus grand ordre. Si toutes les caisses, dit-il, sont remplies avec autant de soin que celles qui nous furent ouvertes, dit-il, elle doit être très-considérable, et probablement l'empereur des Barmans en a une plus volumineuse qu'aucun des potentats qui règnent depuis les rives du Danube jusqu'à la Chine.

La plupart des ouvrages étaient relatifs à la théologie; l'histoire, la musique, la médecine, la peinture et les romans y tenaient aussi leur place. La poésie des Barmans consiste principalement en chansons très-variées, qui sont accompagnées par de très-mauvaise musique. La sortie des livres est défendue.

L'histoire des Barmans de même que celle des Hindous consiste principalement en un recueil de fables et de prodiges. Leur astronomie est très-inférieure à celle des brames; leur calendrier était devenu très-inexact, lorsqu'enfin le roi Minde-raghi-Prâ, aidé de quelques brames, introduisit

un mois intercalaire. Les rhahaans s'opposèrent fortement à cette innovation, comme sapant les bases de la religion; elle n'avait pas encore été adoptée dans les provinces éloignées.

Les connaissances des Barmans en médecine sont également bornées. Le docteur Buchanan fut consulté : il trouva qu'on le supposait doué de la faculté de guérir les maladies par des moyens surnaturels, et qu'on attendait de lui des médicaments propres à rendre les hommes invulnérables; lorsqu'il dit qu'il ne possédait pas un tel talent, on fit peu de cas de son habileté. Lorsqu'un médecin dans ce pays est appelé près d'une jeune femme sérieusement malade, il est ordinairement convenu que s'il la guérit, il la prendra pour épouse. M. Buchanan ne put pas apprendre si le mari a, comme les autres, le droit de vendre sa femme acquise de cette manière. Le nombre de jolies personnes qu'il vit chez un médecin dont elles composaient la maison, semblait attester l'universalité de cette pratique.

Le système féodal, qui rend un homme la propriété d'un autre, s'oppose au progrès des lumières et de la civilisation; cependant son pouvoir s'affaiblit à mesure que la nation se familiarise avec les mœurs et les coutumes des étrangers. A moins que le feu des discordes civiles ne se rallume parmi les Barmans ou qu'une puissance

ennemi ne les subjugue, ils doivent devenir aussi éclairés que riches et puissans.

Minderaghi-Prâ qui régnait sur les Barmans lorsque M. Symes visita leur pays, avait beaucoup ajouté à leur gloire et à leur puissance, et on était fondé à croire qu'une paix durable donnerait à cette nation les moyens d'accroître les avantages dont elle jouit.

La connaissance des lettres est si étendue chez les Barmans, que tous les artisans, la plupart des paysans et même les matelots savent lire et écrire la langue vulgaire. Quoiqu'ils n'aient pas pénétré les profondeurs de la science, ni brillé à un haut degré dans les arts, ils doivent être comptés parmi les nations instruites et polies.

L'orgueil est le principal trait de la cour barmane : de même que l'empereur de la Chine, le monarque des Barmans ne reconnaît point d'égal. Un principe invariable chez tous les peuples qui habitent à l'orient de l'Inde, c'est de considérer les envoyés étrangers comme des supplians qui sollicitent des grâces, ou des vassaux qui viennent rendre hommage.

Le gouvernement ne reconnaît pas de dignités héréditaires; à la mort du titulaire, tout retourne à la couronne. Les degrés de noblesse sont marqués par le nombre de cordons ou de fils qui composent le tsalve ou la chaîne; il varie de trois